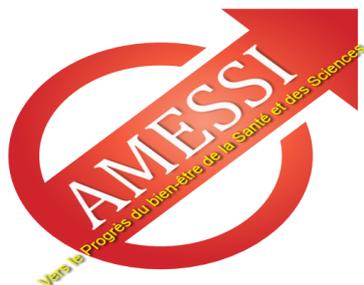


<https://www.ameSSI.org/ces-vetements-qui-nous-intoxiquent>



Ces vêtements qui nous intoxiquent

- VETEMENTS TOXIQUES



Date de mise en ligne : samedi 27 avril 2019

Copyright © AMESSI.Org® Alternatives Médecines Évolutives Santé et

Sciences Innovantes ® - Tous droits réservés

Combien de molécules chimiques dans votre pull, pantalon ou tee-shirt ? Combien de substances interdites ou jugées dangereuses pour la santé ? Les 80 milliards de vêtements fabriqués dans le monde chaque année regorgent de produits chimiques. Pour les rendre si colorés, si brillants, si faciles à repasser et si bon marché : des perturbateurs endocriniens, métaux lourds ou nano-matériaux, qui empoisonnent travailleurs du textile et consommateurs, et se diffusent dans l'environnement. Enquête sur ces vêtements qui nous rendent malades.

Sommaire

- [Nos vêtements regorgent de molécules chimiques, dont certaines très nocives pour la santé. Mais le secteur de la confection a du mal à s'en passer.](#)
- [Prenons le formaldéhyde :](#)
- [Des perturbateurs endocriniens en pagaille](#)
- [Derrière la mention « sans repassage », une autre molécule :](#)
- [Les travailleurs, premières victimes](#)
- [Deuxième étape toxique :](#)
- [370 fois la dose autorisée](#)
- [Autre découverte de l'ONG :](#)
- [Des coupables jamais inquiétés](#)
- [Des entreprises qui tiennent à leur image de marque](#)
- [Réduire la pression sur les producteurs](#)
- [Les grandes marques se savent sous surveillance.](#)
- [Repenser nos modes d'habillement](#)
- [Avoir des vêtements sans dangers implique de renoncer à certains standards.](#)

Table des matières

- [Nos vêtements regorgent de molécules chimiques, dont certaines très nocives pour la santé. Mais le secteur de la confection a du mal à s'en passer.](#)
- [Prenons le formaldéhyde :](#)
- [Des perturbateurs endocriniens en pagaille](#)
- [Derrière la mention « sans repassage », une autre molécule :](#)
- [Les travailleurs, premières victimes](#)
- [Deuxième étape toxique :](#)
- [370 fois la dose autorisée](#)

- [Autre découverte de l'ONG :](#)
- [Des coupables jamais inquiétés](#)
- [Des entreprises qui tiennent à leur image de marque](#)
- [Réduire la pression sur les producteurs](#)
- [Les grandes marques se savent sous surveillance.](#)
- [Repenser nos modes d'habillement](#)
- [Avoir des vêtements sans dangers implique de renoncer à certains standards.](#)

>

A l'automne dernier, quelques heures après avoir enfilé une jupe et un tee-shirt neufs, une fillette de quatre ans a vu des boutons apparaître sur sa peau, aux endroits de contact avec les vêtements. Les petits points rouges se sont rapidement étendus au reste du corps. Son visage s'est mis à gonfler. Le personnel soignant qui s'est occupé de l'enfant a d'abord soupçonné le diméthylfumarate (DMFu), un anti-fongique qui avait défrayé la chronique en 2008 et 2009 suite à l'intoxication d'une centaine de personnes, via des fauteuils. Le biocide a finalement été mis hors de cause. Quelle substance a pu provoquer de telles réactions ? Le choix est malheureusement très vaste.

Nos vêtements regorgent de molécules chimiques, dont certaines très nocives pour la santé. Mais le secteur de la confection a du mal à s'en passer.

Prenons le formaldéhyde :

classé dans les « substances cancérigènes avérées pour l'homme » par le Centre international de recherche sur le cancer (Circ), il est souvent présent dans les vêtements synthétiques, qu'il contribue à rendre infroissables, résistants et hydrofuges. Il fixe aussi les colorants : grâce à lui, pulls, jupes, et chaussettes qui ne décolorent pas à la première lessive. Problème : très volatile, le formaldéhyde provoque des irritations des yeux et des voies respiratoires, et accroît le risque de pathologies asthmatiques et de sensibilisations allergiques, même à faible dose.

Des perturbateurs endocriniens en pagaille



Derrière la mention « sans repassage », une autre molécule :

les composés perfluorés (PFC), telles que les fibres téflon. Grâce à ces tensio-actifs, les graisses et l'humidité pénètrent plus difficilement dans les fibres. Et les vêtements sont plus faciles à nettoyer et à repasser. Ces composés merveilleux, qui peuplent nos gore-tex sont malheureusement des perturbateurs endocriniens, provoquant problèmes d'infertilité ou de développement, cancers, déficits immunitaires ou perturbations du développement neurologique. De nombreux textiles contiennent par ailleurs des retardateurs de flammes [1]. Pour éviter qu'ils ne prennent feu rapidement, les articles sont traités avec un mélange de substances, regroupées sous le nom de polybromodiphényléthers (ou PBDE).

Une fois passées dans le corps humain, on retrouve ces substances chimiques persistantes jusque dans le sang des cordons ombilicaux [2]. Elles altèrent l'attention, la mémoire, l'apprentissage et le comportement des animaux de laboratoire, même à des doses minimales ! Certaines de ces substances, présentes dans les vêtements de nuit (mais aussi matelas, fauteuils et rideaux) sont des perturbateurs endocriniens. Et n'oublions pas les métaux lourds, qui permettent de faire briller les vêtements et de les teindre efficacement. Ou encore les nano-matériaux, notamment le nano-argent, qui élimine efficacement les microbes. Et que l'on retrouve dans les chaussettes ou vêtements de sport, à cause de leurs propriétés anti-tâches et anti-odeurs, alors même que l'on ignore les effets sanitaires réels de ces nouvelles technologies.

Les travailleurs, premières victimes

Inhalés, ingérés ou passant à travers la peau, ces polluants touchent d'abord les salariés qui confectionnent les articles textiles. Mais il y a aussi des modes indirects d'intoxication, souligne Jérôme Frignet, chargé de la campagne Detox à Greenpeace : « Une large part des polluants part dans l'eau au moment du lavage. La fin de vie de ces vêtements brûlés ou enterrés entraîne aussi des relargages de polluants dans l'écosystème. »

En Inde, dans la ville de Tirupur, célèbre pour ses teintureries, les ouvriers utilisent des colorants azoïques (interdits en Europe) ou chlorés. Ils manipulent ces produits et les dissolvent dans l'eau sans aucune protection. Selon les médecins locaux, rencontrés par Inge Alteméier et Reinhard Hornung, auteurs du documentaire « Du Poison dans nos vêtements », le nombre de personnes atteintes de cancer a doublé ces 10 dernières années dans la région. « Les gens souffrent ici de cancers des organes internes - reins, estomac, oesophage, col de l'utérus, sein », détaille l'un des oncologues.

Deuxième étape toxique :

les lieux d'embarquement et de réception des chaussures et vêtements. Dans les grands ports européens où débarque chaque semaine près d'un million de containers, les travailleurs respirent des quantités de substances organiques chlorées, destinées à désinfecter la marchandise et à éradiquer les parasites (champignons, rongeurs,...). A Hambourg, la médecine du travail a découvert que la moitié des containers en provenance d'Asie contenaient ces substances. Les mesures de la qualité de l'air des containers sont aléatoires, et non obligatoires. Au Havre, les douaniers se sont insurgés contre les quantités de vapeur qu'ils respirent en ouvrant les containers. Pour l'instant, les recommandations se limitent à laisser le container ouvert le temps que les vapeurs toxiques s'échappent...

370 fois la dose autorisée

Parmi les substances cachées dans nos placards, certaines sont totalement interdites. D'autres ont un usage réglementé, avec des seuils autorisés - comme le formaldéhyde, les phtalates ou les métaux lourds. Mais ces seuils sont régulièrement dépassés. Dans une enquête réalisée en 2012 [3], Greenpeace a trouvé dans des vêtements pour enfants des doses de phtalates 370 fois supérieures à la norme en vigueur pour les articles destinés aux enfants ! Utilisés pour assouplir les plastiques, ces perturbateurs endocriniens notoires sont souvent présents sur les dessins, inscriptions et décorations collés sur les pulls, tee-shirts, casquettes ou pyjamas.

Autre découverte de l'ONG :

des éthoxylates de nonylphénol (NPE), dont la dose pouvait atteindre 45 000 ppm (partie par million), pour 1000 ppm autorisées ! Utilisés comme détergents, les NPE sont déversés dans les égouts lors du lavage des vêtements. Ils se décomposent alors en nonylphénol (NP), un sous-produit très toxique, bio-accumulable et perturbateur endocrinien. Identifiés par Greenpeace grâce à des contrôles complexes et coûteux, ces produits passent régulièrement nos frontières incognito. Les contrôles sont insuffisants, du fait d'un manque de moyens humains et matériels. D'autant que la présence des toxiques n'apparaît pas sur les étiquettes...

Des coupables jamais inquiétés

Alimenté en France par la Direction générale de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes (DGCCRF), le système d'alerte européen Rapex publie chaque semaine un bilan des produits de consommation dangereux. Dans son rapport 2011, textiles, vêtements et articles de mode arrivent en tête, avec 27% des notifications, juste devant les jouets (21%), puis les moteurs (11%). Quand ils apparaissent dans la système Rapex, les articles sont généralement retirés « par les acteurs économiques eux-mêmes ». Qui ne sont pour autant jamais inquiétés.

« Si les produits sont fabriqués en Union européenne, où s'applique la réglementation Reach, un particulier ou une association qui découvrent des dépassement de seuils de substances chimiques utilisées peut attaquer la marque, détaille Jérôme Frignet. Mais si le produit est fabriqué hors Union européenne, comme c'est le cas pour un grand nombre de produits textiles, cette réglementation ne s'applique pas ! » Et « tous les Etats-membres ne signalent pas les articles défectueux », déplore le Bureau européen des unions de consommateurs (Beuc), qui estime que Rapex « mériterait d'être renforcé ».

Des entreprises qui tiennent à leur image de marque

Le Beuc réclame aussi une vigilance particulière envers les perturbateurs endocriniens. Pour Greenpeace et le Réseau environnement santé (RES), les demandes sont plus radicales : il faut les interdire. La délimitation de doses limites (comme le fait souvent la directive européenne Reach [4]) ne vaut pas pour ces substances, estiment les deux organisations.

« On reste sur le principe qui dit que « la dose fait l'effet », mais c'est injustifiée pour les perturbateurs endocriniens

», explique Gilles Nalbone, chercheur à l'Inserm et membre du RES. Pour ces produits, le moment d'exposition est tout aussi important que la dose : « Les périodes de vie in utero étant particulièrement vulnérables. » Pour lui, la réduction globale de l'exposition à ces substances, qui menacent nos capacités reproductrices, est urgente. Sur cette question, il estime que la France « est plutôt en avance. Elle a été la première à interdire le bisphénol A par exemple. Et une loi est en préparation pour généraliser l'interdiction de l'exposition aux perturbateurs endocriniens. Cette façon de cibler une famille de polluants, c'est tout à fait nouveau ».

Les entreprises seront-elles d'accord ? Suite à la campagne Detox menée par Greenpeace à l'automne, des marques comme Benetton, Mango, Esprit ou Levi's se sont engagées sur des échéanciers précis pour éliminer les produits incriminés. « Aucune d'entre elles n'a envie d'apparaître en tête de gondole de notre prochaine campagne. Leur image de marque est capitale. Et leur cible, les ados, sont très sensibles aux campagnes lancées sur les réseaux sociaux », explique Jérôme Frignet de Greenpeace. La marque Zara, premier vendeur de vêtements au monde, a assuré à Basta ! qu'elle travaille depuis des années dans cette direction. La page dédiée de son site ferait presque rêver, tant les objectifs sont ambitieux...

Réduire la pression sur les producteurs

Inditex, propriétaire de la marque Zara, « s'engage d'ici 2020 à encourager un changement systémique, c'est-à-dire social et politique, pour atteindre l'objectif de « zéro rejet » de substances dangereuses (dans la chaîne de production et dans tout le cycle de vie des produits) en une génération, ou moins », peut-on y lire. Comment la marque compte-elle s'y prendre pour financer ces changements radicaux ? Osera-t-elle ponctionner son milliard d'euros de bénéfices net (chiffre de 2010), en hausse de plus de 30% en un an ? « Nous jugeons cet engagement crédible », précise Jérôme Frignet. Qui espère que l'engagement de grandes marques influenceront leurs collègues. Côté grande distribution, où s'achètent une grande partie des vêtements consommés en France chaque année, silence radio. Ni Auchan, ni Carrefour n'ont donné suite à nos (nombreuses) sollicitations.

Les grandes marques se savent sous surveillance.

Mais elles ont aussi appris à ruser. La technique hautement toxique du sablage de jeans, qui permet de leur donner ce côté délavé très tendance, est toujours pratiquée, malgré les promesses, rappelle Nayla Ajaltouni, coordinatrice du collectif « De l'éthique sur l'étiquette ». « Le sablage a été interdit en Turquie, où la mobilisation a été rapide et efficace. Mais il se développe au Bangladesh. Des systèmes de vérifications vraiment performants sont donc nécessaires. » Autre piste : assouplir la demande. « Les donneurs d'ordre ne peuvent pas ignorer qu'en demandant les mêmes produits, aux mêmes coûts dans les mêmes délais, ils autorisent implicitement la poursuite de l'utilisation de techniques ou de produits soi-disant interdits. »

Repenser nos modes d'habillement

Avoir des vêtements sans dangers implique de renoncer à certains standards.

Ces vêtements qui nous intoxiquent

« Vous ne trouverez pas chez nous de vêtements d'un blanc immaculé, impossible à obtenir sans utilisation massive de produits chimiques », détaille ainsi Sabrina Cherubini, directrice marketing chez Ekyog, qui travaille depuis 10 ans sur la construction de filières textiles éthiques et sans produits chimiques. « Pour les imprimés, nous nous passons de plastisol (qui contient des phtalates, ndlr). Mais la technique que nous avons sélectionnée suppose trois passages en machine au lieu d'un seul. Nous allongeons donc les délais pour nos fournisseurs. Et payons trois jours de travail au lieu d'un. » Les coûts des produits textiles proposés par Ekyog ou encore Bleu Forêt (une entreprise située dans les Vosges qui fabrique des collants et chaussettes) « pourraient diminuer si tout le monde s'y mettait », assure Sabrina Chérubini.

Impossible de poursuivre l'achat effréné d'habits, en les passant simplement en coton bio, et colorants sans chimie de synthèse. « Si plusieurs milliards de gens voulaient des bluejeans en fibre naturelle teintée avec des colorants naturels, l'humanité devrait dédier des millions d'hectares à la culture de l'indigo et du coton uniquement pour satisfaire cette demande - des hectares nécessaires à l'agriculture », précisent Michael Braungart et William McDonough dans leur ouvrage *Cradle to cradle*, recycler à l'infini. « Il faut sans doute repenser nos modes d'habillement, avance Gilles Nalbone. Nous avons certes des vêtements high tech, en grande quantité et pour pas cher, mais on en paie le prix fort ensuite, en terme de santé. Évidemment, on touche là à notre modèle de société, et il y a beaucoup à faire. »

Source : [Nolwenn Weiler](http://www.bastamag.net/Textile-ces-vêtements-qui-nous) [http://www.bastamag.net/Textile-ces-vêtements-qui-nous]